

Colloque Dimension de la Psychanalyse Oct 15

Se positionner en psychanalyste

Frédéric Nathan-Murat

Titre : Transpositions.

Vouloir rendre compte de sa façon de se positionner en psychanalyste, suppose avant tout de présenter son schématisme.

J'avais donc pris ce titre l'an dernier, avec l'idée de déployer les trois modes de la structure Freudienne, telle que je me la transpose, forclusion de la chose, dénégation du signifiant et refoulement du savoir insu, que je juxtapose volontiers aux trois temps de la structure du savoir absolu Hégélien, soit comme isolation de la transcription de la chose à son essence, récusation de la traduction de son essence en son sens et oubli de la translittération de son sens en morphème.

A cette différence que Hegel à chercher l'intelligibilité d'un être sensible, un sujet conscient, une prédicativité, n'y trouve qu'un mode de fermeture sphérique, un savoir absolu, là où Lacan, lisant Freud, y poursuit un sujet divisé au champ de l'Autre, par l'unarité d'un langage parlé et la pluralité d'un langage écrit, qui l'introduit à un mode de fermeture moebien, asphérique, de l'appareillage subjectale des psychés.

Là où la parole nomme, l'écriture façonne.

C'est que la coupure est fonction du sujet dans sa relation constituante au signifiant lui - même.

Fonction pulsative de l'inconscient, ouverture fermeture, apparition disparition, produisant une science conjecturale du sujet, dans un "je doute", donc je pense, qui omet qu'a le dire, je suis, subverti Lacan.

La constellation signifiante s'organise de ce qui est refusé à la conscience.

Là où c'était le rêve, le Réel, les Dieux,

le je, effet de sujet, doit advenir, avec tous les embarras de ses impossibles comme de ses interdits.

Lieu de réfraction, spectre entre perception et conscience, "entre cuir et chair," place de l'Autre où se constitue le sujet.

Ainsi pourrait on dire, que la métaphore qui ravine, traduction synchronique de fragments, eux mêmes transcriptions métonymiques des diachronies discursives qui ruissellent, se retrouve elle même saisie métonymiquement dans ses translittérations, qui ravissent.

La pulsation métonymie/métaphore, disjonction/conjonction, local/global, n'en fini jamais de dérouler les "couches" de ses spires hélicoïdales, qui ont tôt fait de jeter d'improbables praticables entre les différents signifiants de leur structure.

Au cœur de la structure de l'inconscient, la béance cause, appelle le sujet cartésien, mijoté à la sauce analytique en un : "Désidero ergo advintus !"

(néologisme latin de mon cru.)

Loin de la réminiscence des eidos de beauté, la nécessité structural ouvre à la remémoration des aléas aux pérégrinations des désirs de la cohue parlante de l'humanité, contrainte à la mathématique de l'éternel retour ... de ce qui fût refoulé. Là se constitue, dirait René, la récursivité au champ même de l'imprédictivité. Là se constitue le champ même de l'inconscient. Freud en a la certitude car il y reconnaît la loi même de son désir, qu'il repère, avec génie, suspendu au nom du père, lit Lacan. Son acte constitue la psychanalyse. Le père n'est-il pas l'universel le plus partagé ? L'Universel n'est-il pas oedipien !

Le sujet est subverti par le système du signifiant. Avant même qu'il n'y soit, ça compte déjà. Et si il ne sait ni comment, ni pourquoi, ni pour qui, il ne s'y trouve pas moins comptant. Cette question forclore du champ politique, réémerge iceberg au champ de nos quotidiens mondialisés sous l'égide du productivisme consumériste, en un Réel dévastateur, où plus personne ne semble savoir qui compte quoi pour qui, ou comment chacun compte aux désirs des autres, au désir de l'Autre. Le Réel wiederhole toujours à la même place, là où le sujet, à cogiter, le rate. "Des petits trous, des petits trous, encore des petits trous, des petits trous, des petits trous, toujours des petits trous, des petits trous, des petits trous, des petits trous." Et nous voilà tous poinçonné ! La répétition ne se saisit qu'en abstentia, en un acte présentifiant symboliquement, structurellement, un réel pas évident, un véritable cardinal, Le trait unaire signifiant, qui mène le sujet par le bout du nez. C'est que la névrose aimerait tant cicatriser la béance du non réalisé, enseigne Lacan. Pas de sujet sans Autre, pas d'effets de sujet sans autres.

La signifiante pulsionnelle crochète la fonctionnalité des trous érogènes du corps, pour y loger les jouissances du désir et les angoisses de l'existence. Alors il s'embarque avec ses lettres "d'alpha bée" auxquelles inéluctablement il attribue valeur ordinale, afin qu'un ordre classificatoire préside la danse au vide de sa symbolique. Au point même qu'à vouloir dessiner la topologie de ses conflits, il n'en doive pas moins requérir une table de noeuds (voir JM Vappereau) ou un herbier à tresses d'entrelats (voir M Thomé) pour s'y retrouver. C'est qu'il a beau faire, la trouvaille est toujours retrouvailles, laissant transparaître l'incontournable perte. Comment pourrait-il ne pas repérer le flou inouï, qui préside encore aux spatio-temporalités perdues, inhérentes à la pluralité des tiers extérieurs, qui se succèdent et interfèrent dans son accès aux moindres savoirs. Le Un de l'inconscient est celui de la fente, de la rupture, de l'incompris, du manque, de l'absence.

Il faut dire que la tuché saisit toujours audelà de l'automaton du principe de plaisir.
Derrière le fantasme, le Réel inassimilable traumatise.

Les grands ne s'entendent pas crier.

Le conflit entre les principes de plaisir et de réalité inscrit maintenant sa
fonctionnalité primaire, dont l'insistance traumatique de la béance instruit la
répétition de ses cogitations.

La réalité est là en souffrance, en contrainte, indéfiniment wiederholer dans
l'intemporel d'une autre scène involutive, entre perception et conscience.

Le rêve réalise alors le désir en représentant le conflit, dont la conscience n'aura plus,
dès lors, qu'à élaborer l'interprétation.

Ci gît la vérité, dans la perte la plus cruelle de l'objet : sa représentation, une lettre.
La réalité manqué ne se retrouve, dès lors, que de la répétition de son rite
commémoratif.

La compulsion de répétition fait ressurgir l'oublié, le refoulé, accomplissant le désir
dans un sentiment de culpabilité réactionnel à la pulsion rejetée.

Dieu, ce pacte qui nous lie en justice et solidarité, est inconscient.

Vérité éternelle de tout lien social, de toute société, révèle Spinoza dans son tractatus.

Le feu porte sur l'untertragen réel, le signifiant, tenant lieu du manque de
représentation, coince entre le trauma et le fantasme, qui alimente la pulsion.

La tuché achoppe et ne peut retenir le fil de sa bobine, qui inéluctablement
l'automutile.

Ah, si le là pouvait être ici et le ici, aussi là bas.

Le zwang, l'automatisme élabore, à l'insu du sujet, la syntaxe de sa réserve
inconsciente.

Le réel malvenu se fait complice de la pulsion entre l'étrangeté de la disparition du
monde, comme de sa réapparition dans la conscience.

Et si notre sujet fait le coq, en paradant sur les ergots de sa parole tonitruante,
l'écriture vient lui imposer les mascarades de son sceau d'airain.

Si au regard de l'infini, l'homme est néant, au regard du néant, il n'est pas rien, disait
Pascal.

Dans le taxi qui les ramènent de l'aéroport, le grand rabbin de New York accueille le
grand rabbin de Paris : "Cher Ami, à côté de vous, je ne suis rien."

Et l'autre de lui répondre : "Non, non mon ami, à côté de vous je suis moins que rien
!"

Le chauffeur se tourne alors vers eux : "Messieurs, Messieurs, permettez, à côté de
vous, je suis moins que moins que rien !"

Le grand rabbin de New York se tourne alors vers son ami, le grand rabbin de Paris
"Mais, pour qui il se prend celui là !"

Le regard unique vu de partout, mieux vaut au sujet, de l'inconscient, prendre
possession, en prenant position.

Car entre l'oeil et le regard, le manque se fait constitutif de l'angoisse de castration, explique Lacan.

Non du fait d'un Dieu, d'un voyant universel, mais du fait, que la tache donne à voir, en se donnant à voir.

Comment la symbolique narcissique, si ce n'est dans la méconnaissance de sa contemplation, y trouverait elle son comptant ?

Le monde nous regarde et provoque l'étrangeté de notre regard.

La veille réclame de l'éluder, alors il se réveille et se montre dans les rêves, où l'on s'ignore rêvant

A percevoir, mes représentations m'appartiennent, au point qu'à ne faire de moi que conscience, je puisse croire, me voir me voir.

Ah idéalisation, quand tu me tiens, tu me néantises de ta réflexion réfléchissante, qui m'offre pour seule certitude, de n'être que sujet.

Dans l'illusoire méconnaissance de ma métaphormose historique de su j'ai, où mon Autre me regarde, je me fantasme de cet insaisissable regard, envers de ma conscience désirante !

Pauvre Narcisse, le scotome qui préside à son regard qui se délecte de se voir se voir, le rend sourd aux appels amoureux de la muse écho.

A refuser sa division au champ de l'Autre, comme celle de l'Autre qui recèle sa béance, il se retrouve coupé du monde, qui l'environne et l'appelle.

Pris dans le regard imaginé au champ de son Autre, qu'il refoule, il préfère résister au regard désirant de cet autre, la muse, qui le désorganise.

C'est qu'il ne souhaite en aucun cas s'adapter à la situation, car il lui faudrait voir et lire la façon dont il fait tâche dans le tableau.

Alors totalement intimidé, il s'incrute et tente de se camoufler aux bigarrures de l'eau, qui lui renvoie son image dans une mascarade verdâtre.

Il ne veut en rien déposer les armes et abandonner son regard, pour lire le désir de la muse, qui s'offre en pâture.

Ainsi en vient-il à rater, à ne pas lire, les trois moments du temps logique, qui le lie à l'Autre et le libérerait simultanément aux autres, ses muses.

Car il forclos les signes de perception Reel de l'Autre qui résistent, préférant ne rien vouloir savoir du constat de sa saisie métonymique.

Et si cela symboliquement insiste, il dénierait les traces mnésiques qu'il s'est fait de l'un, dans le refus de compréhension de la réciprocité métaphoriques où il se tient.

Et si cela doit absolument imaginairement consister, il refoulera la signifiante des significations, dans l'oubli de la conclusion : la division subjectale métonymique de chaque un.

Loin d'un Ego, maître en sa demeure, le choix, conscient ou pas, se joue individuellement sous l'égide de l'Autre du contexte, dans ce qui lit la lie du lit, la lie du lu, au rapport de chacun.

La singularité ne peut qu'émaner de sa nuée collective.

La jouissance phallique jouit de la passion du corps, produisant le Réel de la configuration défini d'un parl'être, là où la jouissance Autre jouit de la passion du signifiant, produisant le Réel d'une complexité persistante, toujours en mouvement d'un parlettres. (Q à E. Brassat.)

L'oeil sur le divan, se présente organe, avec ces vicissitudes instinctives de conflits et de devoirs.

Phallus troué par le méat de son moi, qui n'offre que sa béance à ce qui pourrait s'atteindre de réel dans la visée du sexe.

"Ce que je regarde n'est jamais ce que je veux voir,"

Mais pourquoi "jamais tu ne me regardes là où je te vois ?" témoigne Lacan.

Après les affres du sevrage métonymiques, qui pousse le sujet à se réfugier dans la culture du rien et les conflits où à se trouver manquant face à la demande, il trouve l'issue métaphorique d'une substitution oblatrice, le voilà maintenant confronté aux leures des pulsions invocantes et scopiques du désir de l'Autre.

Comment se fait-il qu'il n'y soit autre, qu'une pure doublure de lui-même ?

Qu'il faille jouer de masque, pour concilier la réalité au désir ?

Le Autre barré de son essaim de signifiants virtuels, n'en trouve pas moins sa récursivité dans la béance de son manque actuel, celui de son infigurable fonctionnalité, le S1 représentant de la représentation. (Q à R. Lew.)

Le leurre donne à voir, le trompe l'oeil demande à voir son au-delà.

Le tableau dit l'idée de l'apparence, indique Lacan.

Es-ce le miroir concave ou le miroir plan qui leurre ?

Lequel trompe l'oeil ?

Le concave ne donnerait-il pas à voir, dans sa révélation virtuelle du vase réel ?

Le plan ne nous trompe-t-il pas, quand il nous laisse dans la méconnaissance de son au-delà : quelle dimension s'est donc inversée ? (Q à JM Mack)

Le trompe l'oeil se fait l'âme d'un "a", en un dialogue d'effets de sujet, au point que l'icône se doit d'éveiller le désir de Dieu lui-même.

Pourtant le pacte n'a guère besoin d'images et l'homme est prié de ne pas être anthropomorphe.

Le mauvais oeil est vorace et porte en lui la séparation, augure Lacan.

Qu'en ira-t-il de la présence de l'analyste?

Va-t-il ne porter que le leurre d'un vêtement, qui l'oblige à l'humilité (Q à F Dahan), où sera-t-il corseté d'un uniforme trompe l'oeil, qui l'habilite et lui fait croire qu'il est investi de droit d'un droit? (Q à J. Perin)

La geste faite pour intimider, doit ainsi se suspendre, fascinant instant de voir avant l'acte.

L'art d'écouter équivaut alors au mieux dire, aux seules fins d'y suspendre la raideur de l'Idéal Ich, persécuteur, dans sa jouissance au dressage du Real-Ich, pour y privilégier l'examen de l'état des faits et en favoriser la lisibilité.

« L'inconscient, la somme des effets de la parole sur le sujet, détermine son statut comme sujet du signifiant, sujet des certitudes qu'il rate. Le psychanalyste se fait témoin de cette perte, où lui-même est inclus," énonce Lacan.

Ici, le diagnostic friserait l'injure, (Q à F Ardeven) qui annihile le sujet en le condamnant à la réduction de sa prédictivité :

"Tu es ça et tu n'est que ça."

Dieu merci, la fonction de ratage centre la répétition de sa récursivité imprédictive, dirait René Lew.

"Cette position primaire de l'inconscient, cette indétermination du sujet est le noeud gordien où le sujet cherche sa certitude et auquel le transfert donne accès," énonce Lacan.

Mais si il y donne accès, c'est essentiellement comme résistance, moyen de fermeture à l'Autre, toujours déjà là, se tenant au dehors, prêt à réouvrir ses volets.

Persuader l'autre qu'on l'aime et qu'il a ce qui nous manque est alors la meilleure garantie pour continuer à méconnaître ce qui nous manque.

"Là où le sujet se voit, ce n'est pas là d'où il se regarde" énonce Lacan.

Le désir s'accroche à l'Autre qui le constitue comme idéal, dans les mensonges véridiques où il se regarde.

Le transfert n'est pas l'illusoire identification aliénante à l'analyste, il est mise en acte de la réalité de l'inconscient.

C'est que le désir de l'analysant n'est pas de rester passif et de sombrer dans une névrose de résistance aux suggestions du transfert, non, son désir est de lire et quitte à répéter, à tenter de se remémorer.

Qu'il révèle pourquoi il reste intérieurement aliéné à tous les Autres extérieurs, incarnés, qui lui servent son statut.

La réalité de l'inconscient s'engendre donc dans la relation, où vérité insoutenable, elle est réalité sexuelle. Là le lien du sexe à la mort est fondamental.

"L'alliance, s'opposant à la génération biologique, exerce les échanges fondamentaux des structures les plus élémentaires du fonctionnement social, dans une combinatoire signifiante, dont l'intégration à la réalité sexuelle fit sans doute entrer dans le monde de l'homme, l'univers du signifiant." s'interroge Lacan.

Pour autant, la libido n'est pas réminiscence archaïque d'un accès primitif des pensées, elle est présence effective comme tel du désir, par quoi la pulsation de l'inconscient se joue lacune, dans son lien aux manques de la réalité sexuelle, insiste-t-il.

Dépendant de la demande qui s'articule en signifiants, le désir persiste, reste métonymique insaisissable.

C'est qu'il lui faut bien faire passer le flux des excitations trop libres, à un état quiescent, soit de les lier à des mots, afin d'acquiescer ainsi au principe de plaisir, assure Freud.

Mais l'échappement règne en maître et tel un furet, il laisse un vide, au-delà de son passage.

Je désire donc j'adviens.

Je lis les livres interdits et j'hallucine à plaisir, la réalité des objets interdits, que le principe de réalité désexualisé vient contredire.

"Le désir de l'homme c'est le désir de l'Autre."

Le transfert résiste dans ce que l'analyste entend faire de son patient, mais il désencombre quand le désir de l'analyste entend que le patient soit analysant et qu'il ne craint pas que celui-ci se serve de lui, comme d'un tire bouchon.

Quelle crainte d'effroi masque donc l'angoisse de l'analysant, puisque quoi qu'il en soit, il souhaite tant éviter le déplaisir ?

Qu'il livre toutes les agalmes, les fétiches vides qui l'obstruent et autour desquels il s'est construit des images de lui-même, afin d'y trouver meilleure intégration.

Le désir de l'analyste occupe la frontière de la disjonction et de la conjonction.

Là, il ne cesse de jouer de la pulsation, $J \phi / J A$, de la pulsation involutive du local et du global.

Parole, lecture, écriture. Parole, lecture, écriture.

C'est qu'il lui faut pister les vicissitudes des pulsions dans les mésaventures de la réalité sexuelle au champ de l'inconscient, afin de restituer moebiannite à la libido.

Loin des chimères imaginaires mythiques, la pulsion est convention, fiction, simulacre symbolique, dont l'insistance s'exerce au niveau du Real-ich, dans l'investissement constant, permanent, de sa nervosité subjectale.

Qu'en est-il de la satisfaction, est-elle au rendez vous?

Si l'analysant ne se satisfait pas de ce qu'il est, il n'en demeure pas moins que tout ce qu'il vit, ses symptômes même relèvent de la satisfaction.

Un auto érotisme qui prévaut dans l'illusion à ne dépendre d'aucun autre, mais que de lui, que de lui, que de lui.

Un auto érotisme qui n'élude en rien les pathologies de l'excès, que de soudaines exigences de santé ramène occasionnellement sur le plancher des vaches.

C'est déjà ce qu'enseignait Spinoza, l'homme n'a de cesse de se détourner de la loi commune, y préférant toujours ses intérêts privés, dans la méconnaissance où il préfère se tenir de leurs liens, la paix, à laquelle pourtant il aspire.

La sublimation, même inhibé quand à son but, n'en est pas moins, elle aussi, satisfaction de la pulsion dans son déplacement.

Alors quitte à devoir, quoi qu'il en soit, satisfaire à la loi du plaisir, pourquoi se donner tant de mal à la satisfaire par les voies du déplaisir ?

Entre le Réel de l'impossible, qui s'oppose à la réalité sexuelle et le Réel de l'interdit, qu'heurte la réalité inconsciente, comment rectifier la satisfaction, qui tient tant à se méconnaître ?

C'est que le principe de plaisir n'a même pas besoin d'objets, puisqu'il les hallucine. Et même si le montage n'a ni queue, ni tête, qu'il n'est qu'escamotage, l'essentiel est que ça tourne, que ça renverse les rôles, que ça fasse chavirer.

Que sujets et objets grammaticaux soient des fonctionnalités réelles, qui puissent roulé boulé, dans les passo doble de danses frénétiques.

Pourtant "la pulsion ne fait que représenter l'accomplissement de la sexualité appareillé de la dialectique du désir, de la dialectique du tir à l'arc," nous dit Lacan.

Aujourd'hui loin de débattre pour savoir si la vie est une flèche ou un arc, je serais plutôt tenté de m'interroger pour savoir, si les pathologies des recusations des effets de l'écriture qui nous "dit vise"... juste, ne ferait pas plutôt de la vie un boomerang ? C'est qu'il s'agit de parler, de dupliquer la méprise de l'acte, propose F Dahan.

Et si il nous faut bien des politiques pour s'occuper de ce dont on ne veut s'occuper, comme le constate J Laffon, la question reste entière de savoir à quoi l'on vise, qu'est-ce qu'on écrit ? puisque les effets seront incontestablement pour notre pomme.

Alors, pourquoi ne pas s'en occuper des effets de ces écritures ?

La force impersonnelle du capitalisme contraint tout le monde à sa machinerie.

Le malaise relève aujourd'hui de la quantophrénie galopante des existences chiffrées, qui ne cessent de nous happer, de nous subvertir, de nous défigurer.

Et si la pauvreté diminue, ça n'est que de voir la précarité progresser dans l'indigence.

Voilà bien ce que le discours psychanalytique, peut ouvrir au discours politique, l'importance de notre bien commun !

Car si il s'agit de rassembler nos déjections, dans la nécessité de la santé des corps, notre condition de "parl'être", comme de "parlettre", nous oblige à lire ce qui s'inscrit à l'insu, de n'être mieux écrit, les déjections de nos écritures.

Soutenons que le bien public se doit de rester sous l'égide de ce qui est commun à chaque un, une langue parlée, des "lents gages" écrits.

Qu'est-ce qui nous rassemble ?

Qu'est-ce qui nous tient ? ensemble ?

Tiens, tiens, la question traverse la cure, la passe, les cartels, les associations, la psychanalyse Freudienne, Lacanienne, la France, l'Europe, le Monde !

Tant que les analysants, comme les nations récuseront la question, ils resteront aux nues, dans l'insu de l'une bévue !

Loin de sombrer dans le nihilisme, du dénigrement des existences, qui ne procéderait pas d'un Réel substantiel, comme le définit E. Brassat, evertuons nous plutôt, à desintriquer nos identités, afin de viser à retrouver la jouissance sur l'échelle renversée du désir.

Ce qui nous en reviendras, n'en sera sûrement que plus heureux.